L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 16 AOUT 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
C. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. G. HARBY.
No 43, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 16 AOUT 1854.

LES MOHICANS DE PARIS.

Tous les abonnemens nouveaux, faits dans le courant du présent mois, recevront gratuitement, et à titre de prime, les deux premiers volumes des MOHICANS DE PARIS, déjà publiés.

LE PRESIDENT ET LES FLIBUSTIERS.

Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble que l'administration, après avoir ronié avec tant d'éclat les flibustiers, ne serait pas maintenant éloignée de leur accorder quelque encouragement. Ce revirement dans l'opinion des membres du cabinet et de M. Pierce s'explique aisément. Lorsque le président a fulminé sa terrible proclamation contre les flibustiers, il espérait que le Congrès lui conférerait les dix millions de fonds secrets que ses amis au Sénat et à la Chambre proposaient de lui accorder. Aujourd'hui que cette ressource lui manque il ne serait pas impossible qu'il comptât sur les expéditions particulières pour lui faciliter une solution quelconque. Ou l'Espagne se brouillera, et alors M. Pierce tentera de lui enlever Cuba, ou craignant de tout perdre elle prêtera l'oreille aux propositions d'achat, et M. Pierce arrivera également à ses fins.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le rejet de la proposition d'accorder dix millions au président a dû modifier considérablement les vues de ce dernier, et nous ne serions pas étonnés de ne lui voir faire aucun effort pour empêcher le départ d'une expédition de volontaires. Le langage de l'*Union* fait pressentir à cet égard un changement prochain dans la politique présidentielle. Le journal officiel, il est vrai, n'imprime pas le mot de flibustiers, il parle d'employer contre l'Espagne les forces régulières du gouvernement, mais il y a des nuances que le lecteur intelligent saisit aisément. Si M. Pierce était résolu à rompre avec le gouvernement de Madrid il attendra sans doute que les flibustiers lui aient fait la partie belle en opérant un débarquement sur les côtes de Cuba et en soulevant quelques districts de l'île.

Un des chefs de bureau au département d'Etat écrit au *Baltimore Sun* que le président n'ayant pu obtenir du Congrès les pouvoirs extraordinaires qu'il avait demandés pour régler nos difficultés avec l'Espagne, est complètement dégagé de l'obligation qu'il avait prise de s'opposer aux projets des flibustiers. Or, ce chef de bureau qui n'est autre que M. Franci Grund, a l'oreille de M. Pierce et de M. Marcy, et il lui arrive rarement de se tromper dans les conjectures qu'il forme sur la politique de l'administration.

Mais comment le président pourrait-il fermer les yeux aux préparatifs des flibustiers après les avoir signalés comme les ennemis du repos de l'Union. Il ne cherchera pas à expliquer sa conduite. Esprit faible et irrésolu, sa puissance et son habileté consisteront dans l'inaction. Il permettra à la junte cubanaise de réaliser ses projets sans se soucier de tout des premiers troubles que les patriotes auront causés dans la colonie espagnole. Que lui importe d'être logique et conséquent avec lui-même! Incapable de [illegible] les événements il se laissera maîtriser par eux en cherchant seulement du profiter des avantages qu'ils pourront lui offrir.

Nous parlions tout à l'heure de l'*Union*; nous ne devons pas oublier la *Sentinelle* de Washington. Ce journal, sans être l'organe de l'administration, est cependant à la démocratie orthodoxe. Il termine un long article sur les affaires d'Espagne et sur la possibilité de s'acheter Cuba, par cette phrase significative: «Nous avons pour qu'au moins dire S'il existe des flibustiers, s'ils sont organisés, armés, équipés et prêts à mettre à la voile, ils auraient bien accepté de ce point profiter de cette occasion de s'emparer de Cuba à Voilà un conseil bien clair, et les flibustiers y verront probablement comme nous l'indice d'un changement prochain dans la politique gouvernementale à Washington.

EUROPE.

Nouvelles par l'Arabia.

Le steamer *Arabia* est arrivé à New York dans la soirée du 8 courant; les journaux européens qu'il apporte et qui devaient nous parvenir hier n'étant pas arrivés à la Nouvelle Orléans, nous empruntons aux journaux de Baltimore le sommaire télégraphique qu'ils publient et qui est extrêmement satisfaisant.

La guerre.

Le Mecklembourg est le seul Etat de l'association allemande qui ne se soit pas prononcé à la politique pour l'alliance austro-prussienne.

On assure que l'empereur de Russie aurait répondu à l'ambassadeur du gouvernement autrichien qu'il y aurait avec une certaine vivacité la note du cabinet de Vienne: «Dites à votre maître que s'il désire la guerre, il l'aura, mais que probablement il lui, at mot [illegible]»

Le prince Gortschakoff a été maintenu dans le commandement de l'armée d'occupation de la Moldo-Valachie. Aux dernières dates il se trouvait à [illegible] sur le Sereth. [illegible]

Rien de nouveau de la Baltique.

Un petit steamer russe, le *Walka*, a été capturé par l'escadre anglaise de la mer Blanche.

[illegible] de Sebastopol. La flotte alliée [illegible] de Baltchick. [illegible]

Le Constantinople dit que le gouvernement [illegible] immédiatement [illegible].

Cinquante mille Turcs se fortifiaient à Giurgewo.

Le choléra a fait son apparition à Gallipoli et aux Dardanelles.

Un corps russe de cinquante mille hommes se trouve [illegible].

[illegible] de la frontière asiatique.

[illegible]

Le gouvernement danois a refusé d'établir un lazaret pour recevoir les cholériques de la flotte [illegible] française.

Les lettres de Constantinople assurent que [illegible] Autriche se serait exprimé avec [illegible] au sujet de la présomption [illegible] Pacha qui avait traversé le Danube [illegible] l'occupation des principautés par [illegible].

D'après la *Patrie*, les Russes auraient complètement évacué la Dobrutcha et seraient occupés à fortifier Brailow d'une formidable façon.

France.

Le général Ney, fils du maréchal de ce nom, est mort du choléra à Gallipoli.

L'Empereur a décidé que Jérôme Bonaparte et son fils, arrivés de Baltimore, seraient reçus avec les honneurs dus aux princes du sang.

Les nouvelles des récoltes continuent à être très favorables.

Espagne.

L'insurrection a triomphé sur toute la ligne et conserve ses avantages. On ne se bat plus. Le pays est tranquille et attend l'arrivée d'Espartero à Madrid. La reine Christine est cachée et la reine Isabelle est renfermée dans son palais. Sartorius a pu s'échapper à l'aide d'un déguisement.

La France et l'Angleterre sont en faveur d'un ministère formé par Espartero, mais sont opposées à la régence.

A Madrid les citoyens sont encore sous les armes et continuent à élever des barricades. Les troupes conservent leurs positions au Retiro et autour du palais.

Le comité de salut et de défense a décrété la réorganisation de la garde nationale.

Les anciens ministres restent en fonctions en attendant Espartero.

M. Pezza, ancien directeur de la police secrète, est tombé entre les mains du peuple, qui l'a tué.

Rien de nouveau d'O'Donnell. On assurait qu'il avait attendre Espartero et entrer avec lui à Madrid.

Angleterre.

Dans le parlement anglais, la motion de non-confiance dans le cabinet Aberdeen, présentée par M. Disraeli [illegible], a été repoussée.

[illegible] navires de guerre, de huit [illegible] sur les chantiers [illegible] bateaux à vapeur [illegible].

[illegible] de la police de Londres [illegible] l'armée [illegible] de Turquie et placés sous les ordres du prévôt marshal.

Italie.

Le mouvement insurrectionnel qui avait éclaté à Parme a été réprimé. Il régnait une grande inquiétude à Modène.

Egypte.

Saïd Pacha a succédé fort paisiblement en Egypte à Abbas Pacha.

Chine.

Le ministre américain en Chine est allé à Tonkin. Il devait se rendre jusqu'à la rivière Jaune.

NLLE ORLEANS—L'état sanitaire de la Nlle-Orléans continue à être fort satisfaisant. On signale comme de coutume quelques cas de fièvre jaune, mais les personnes atteintes appartiennent presque toutes à cette classe de travailleurs qui sont obligés de s'exposer aux ardeurs du soleil et aux intempéries de la saison.

MAISON J. F. ALFONSO & Co, A NEW-YORK—On verra par un avis inséré plus loin, que MM. J. F. Alfonso, G. Reynaud Jr, et P. P. E. Duroge viennent de former à New-York une société de commerce pour les affaires de commission. Cette maison, tant sous le rapport des capitaux dont elle dispose que sous celui de la valeur personnelle des associés, offre au public des garanties toutes particulières. M. Gustave Reynaud est un jeune Louisianais plein de zèle, d'activité et de probité: nous nous plaisons à rendre un hommage à son mérite et à son intelligence, qui ont été associés avec [illegible] apprécier et qui seront utiles à leurs intérêts [illegible].

SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE LA NLLE-ORLÉANS.—Nous avons reçu le septième rapport annuel de la Société allemande de la Nlle Orléans. C'est un document un peu long, mais écrit avec une grande clarté. On y trouve tous les renseignemens désirables sur l'immigration et sur les secours que reçoivent ici de leurs compatriotes les Allemands qui arrivent à la Nlle Orléans.

Pendant l'année qui s'est terminée le 31 mai dernier, il est arrivé dans notre ville 33,965 émigrans allemands. La plupart n'ont fait que traverser la Nlle Orléans et se sont rendus immédiatement dans l'Ouest ou au Texas.

Le but de la société dont nous avons le rapport sous les yeux, est de donner aux Allemands qui débarquent dans notre ville tous les renseignemens dont ils peuvent avoir besoin, de leur faciliter les moyens d'obtenir du travail, de les protéger contre la malveillance et l'imposture, &c. Aussi pendant l'année 1853 54 l'association a procuré du travail à 3,238 Allemands. C'est là, on en conviendra, un résultat pratique des plus satisfaisants et qui est le plus grand éloge d'une société.

Les officiers de la Société Allemande de la Nlle-Orléans pour la présente année sont: J. M. Eimer, président; F. B Fredenthal et C J Rudecke, vice-présidents; H. A. Guldman, secrétaire; Wm De la Rue, correspondant; G. Dirmeyer, trésorier; T. B. Scroder, agent.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE BESCHERELLE. M. Frank F. Barclay, éditeur à New-York, a commencé la publication d'un ouvrage très considérable et fort important pour la population française: *Le Dictionnaire Universel de Bescherelle*. Ce dictionnaire paraîtra par livraisons afin d'en faciliter l'acquisition. Chaque livraison est de douze pages et coûte douze *cents*. L'ouvrage sera prochainement adressé à V. Hébert, libraire, rue de Chartres.

CHRONIQUE LOCALE.

Premier District.

INFANTICIDE—On a trouvé, au fond d'un fossé, dans la rue Manuel, entre Thalie et Mel, omène, le cor[ps] d'un enfant. Une corde était attachée à son cou et sa tête portait la trace de plusieurs coups. Le cadavre était tellement décomposé que le jury, appelé à tenir l'enquête, n'a pu reconnaître le sexe de l'enfant et s'est borné à rendre un verdict de: "tué par une ou des personnes inconnues.

SUICIDE—Un Allemand du nom de Henry Blumenberg s'est tiré hier un coup de pistolet, dans un moment d'ivresse, la balle s'est logée dans l'abdomen, le malheureux n'a survécu que quelques instants à sa blessure. Le coroner a pratiqué le lendemain l'enquête et un verdict conforme aux faits a été rendu.—Blumenberg avait servi lors de la guerre de la Floride; il est né en Allemagne et était âgé d'environ 34 ans.

VOL DE CHEVAL—George Lantza volé un cheval sellé et bridé, à la boutique de tonnellerie de Eucène Carlon, au coin des rues Commerce et Louisa. L'affaire se réglera le 17 du courant.

ACQUITTÉ—C. Leel, sur lequel pesait une accusation d'abus de confiance, a été acquitté hier. Le recorder a cependant exigé caution pour répondre de sa bonne conduite.

ACCUSATION DE VOL—S. N. Hite a été arrêté lundi, à la demande de W. W. Mitchel qui l'accuse d'avoir volé 1 Ocaisses de savon. L'instruction n'a pas encore eu lieu.

Deuxième District.

ARRESTATION.—La police a arrêté une femme de couleur du nom de Esther Ravenna, qui s'était [illegible] John a s'échapper de chez sa maîtresse, Mme Bouis. Esther est également accusée d'avoir [illegible] piqué dans le vol d'une bague en diamant qui s'est trouvée chez elle et qui appartenait à Mme Bouis.

MARQUE DE GALANTERIE — M. Rouche, qui demeure au coin des rues St Philippe et Condé, a frappé Mme Julia Fajemez; et l'a chassée de force de son magasin de confiserie.

ACQUITTÉE — Louisa Myers, accusée de vol de bouches d'oreilles, a été honorablement acquittée hier à la suite [illegible].

Troisième District.

DUEL—Nous [illegible] de deux hommes de couleur se sont battu à un duel [illegible] de la Louisiane, et [illegible] l'un des deux [illegible] chevaliers [illegible] blessé au cou.

LOUISIANE.

DONALDSONVILLE—On lit dans le *Journal de la Côte*, sous la date du 12 août:

Nous sommes enchantés d'apprendre à nos lecteurs qui l'ignorent encore, que le Pont du bayou Lafourche va être commencé incessamment. Le bois destiné à cette construction est déjà rendu, et environ 30 ouvriers vont être employés simultanément à cet ouvrage, nous pensons que dans peu de temps il sera terminé. Les constructeurs sont prêts à se bâter pendant que les eaux sont basses.

Nous lisons dans l'*Avant Coureur* de Saint-Charles, sous la date du 13 courant:

NOYÉS—Dimanche dernier, trois cadavres ont été trouvés dans le fleuve. Le premier noyé a pris terre devant l'habitation de M. Stone; c'était un Irlandais, âgé d'une trentaine d'années environ, il ne paraissait pas avoir séjourné plus de 24 heures dans l'eau; son corps était percé de trois coups de couteau. Le coroner, se trouvant absent le dimanche, ne put se rendre sur les lieux que le lundi matin, mais soit que le courant eut entraîné le cadavre, soit que des habitants l'eussent fait pousser au large de nouveau, le coroner ne fut pour sa course.

Même chose fut arrivée pour le cadavre d'un nègre, trouvé flottant dans le fleuve devant l'habitation de Mme Ambroise Brou.

Enfin le cadavre d'une jeune mulâtresse atterra au moulin de M F. Chaix, qui, lui, du moins, fit enterrer cette malheureuse en l'absence du coroner.

ETAT SANITAIRE—L'état sanitaire continue, malgré les chaleurs étouffantes, à être des plus satisfaisants. Nous n'avons aucun malade de fièvre jaune, ni aucun cas de fièvre dangereuse. Dans les paroisses avoisinantes, ou plusieurs cas de choléra avaient semé une panique générale, la tranquillité est revenue et le fléau a entièrement disparu.

BREBIS EXTRAORDINAIRE—Notre ami M. Godefroy Bourgeois nous a envoyé une aubergine extraordinaire, portant sur la même tige six fruits jumeaux, pesant ensemble trois livres. On les prendrait pour un régime de bananes.

Nous lisons dans le *Meschacébé* de St-Jean-Baptiste du 13 courant:

ENQUÊTES—On a retiré du fleuve, en face de M. Bécnel, le cadavre d'un nègre. On a trouvé aussi, au bas du clos de M. C., près du bois, le cadavre d'un nègre à moitié mangé par les chiens.

OURAGAN—Samedi dernier, vers les cinq heures du soir, un violent ouragan a passé sur le Bonnet-Carré; le vent soufflant par rafales avec tant de violence, qu'il a abattu quelques barrières, et déraciné plusieurs arbres.

—L'*Echo* de Lafayette nous apprend que les artistes du Théâtre Français de la Nouvelle-Orléans, formant actuellement la troupe de St-Martinville, ont donné, le 6 août, une représentation à Vermilionville, dans la paroisse Lafayette. La petite salle où l'on dut jouer la *Nuit de St Flour*, suivie d'un intermède musical et d'un second vaudeville: *Une paire de bottes pour deux*, avait été de bonne heure envahie par la foule. Carrier, Beckers, Hoëtzem, Mlle Martial, etc, ont eu un succès de bon aloi.

UNE ÉMEUTE A ST-LOUIS—Nous trouvons dans le *Républicain* de St-Louis du 8 courant, quelques détails sur l'émeute qui a éclaté dans cette ville le jour de l'élection. On compte sept ou huit morts et une vingtaine de blessés. La matinée avait été tranquille, mais vers le milieu de la journée, le bruit s'était répandu que les commissaires avaient été chassés des polls à Brenen, un grand nombre de personnes se portèrent sur ce point. On apprit que la nouvelle était fausse et l'effervescence se calma. A trois heures, des coups de poing et de bâton furent échangés dans le poll du 4e ward. Un peu plus tard, une querelle s'engagea dans le poll du 5e ward, et un Irlandais reçut trois coups de poignard. La police ayant voulu intervenir, fut fort maltraitée. La mêlée devint alors générale, et les coups de feu s'échangèrent rapidement. Un individu nommé Branon reçut un coup de poignard au cœur; un autre reçut une balle en pleine poitrine. Un Français fut également tué. Deux blessés furent emportés en même temps que lui au corps-de garde. Le Dr Port, chargé du soin des rues Broadway et Wash, fut blessé à la jambe d'un coup de couteau. Un Irlandais ayant, sur ces entrefaites, tué un enfant, la fureur populaire ne connut plus de bornes, et le maire se vit obligé de faire prendre les armes à la milice. L'apparition des compagnies de volontaires mit seule fin à la sanglante tragédie.

BRUITS RELATIFS A LA MORT DE Mme SONTAG.

Nous publions ci-dessous trois lettres que nous adressent des médecins honorablement connus à Mexico et qui ont donné leurs soins à Mme Sontag dans la dernière maladie de cette grande artiste. Ces lettres sont destinées à éclairer l'opinion et à contredire les bruits calomnieux qui se sont répandus aux Etats-Unis sur la mort de Mme Sontag.

MM les docteurs JOURDANET, GARRONE et MARTINEZ DEL RIO prennent à partie notre correspondant de Mexico et lui reprochent ce qu'ils appellent ses insinuations. La seule insinuation que se soit permise ce dernier est contenue dans les lignes suivantes d'une lettre insérée dans l'*Abeille* du 12 juillet:

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de la mort regrettable de Mme Sontag, au milieu de ses succès. Hier soir, à cinq heures, nous avons enterré le ténor Pozzolini mort en quinze jours de la même maladie. Pozzolini a rendu le dernier soupir dans la nuit de lundi au mardi, vers deux heures et demie du matin. Quelques instants avant sa mort, il a voulu se lever absolument, et, quittant son lit, il s'est assis dans un fauteuil; il expirait presqu'aussitôt.

Une heure et demie plus tard, le comte Rossi montait en voiture pour se rendre à Vera Cruz et de là à la Nouvelle-Orléans, par l'*Orizaba*.

La mort rapide de Mme Sontag et de M. Pozzolini, à des distances si rapprochées et à la suite d'une maladie présentant absolument les mêmes symptômes, a fait faire, dans Mexico, aux foule de commentaires que vous me permettrez de ne pas reproduire dans cette correspondance. Les amis du ténor demandaient aujourd'hui l'ouverture de son cadavre; je ne sais s'il l'obtiendront.

Il était difficile, on le voit, d'être plus réservé et de faire aux tristes bruits qui couraient à Mexico une moins large place.

Quant au Dr Hildebrand, voici ce qu'a dit de lui notre correspondant dans une lettre que nous avons publiée le 28 juin:

Avant hier 7, Madame Sontag est morte après une maladie de 7 jours; hier soir ont eu lieu ses obsèques; tout Mexico s'y était donné rendez-vous; une file de plus de cent voitures suivaient le convoi; tout le deuil était à pied. Vous ne pouvez vous figurer quelles sympathies avait su se concilier la comtesse de Rossi pendant les deux mois qu'elle a passés à Mexico. C'était un deuil général dans la ville, et tous les Mexicains ont considéré sa mort comme une calamité publique. On a dit que madame Sontag était morte du choléra; mais on [illegible] et on [illegible] [illegible]

Voici maintenant les lettres que nous recevons de Mexico:

MEXICO, ce 4 août 1854.

Monsieur le Rédacteur de l'*Abeille*,

Dans les numéros de 28 juin et du 12 juillet de votre estimable journal ont paru deux correspondances de Mexico, dans lesquelles on vous annonçait les regrettables pertes de Madame Sontag et de M. Pozzolini. Dans la première on attaquait la réputation d'un médecin estimé, dans la seconde on cherche à faire concevoir des soupçons horribles. La justice et le devoir de défendre un confrère injustement blessé dans ce qu'il a de plus cher et le désir de détruire des calomnies atroces, m'obligent à vous diriger cette lettre à laquelle, j'espère de votre impartialité, que vous voudrez bien donner une place dans les colonnes du journal que vous rédigez avec tant de talent et de succès. Ayant visité Mme Sontag en compagnie du Dr Hildebrand, pendant les derniers jours de sa maladie, et ayant assisté M. Pozzolini depuis le commencement jusqu'à la fin de la sienne, je suis en état de vous informer de ce qui s'est passé, plus exactement que votre correspondant ordinaire.

Vers le milieu du mois de mars, le bruit s'étant répandu que quelques cas de choléra s'étaient manifestés dans un des faubourgs de Mexico, comme membre de la municipalité j'ai été chargé de constater ce qu'il y avait de fondé dans ces bruits. Malheureusement, il n'y avait pas lieu de douter que plusieurs personnes du bas peuple ne fussent déjà attaquées du terrible fléau. Depuis lors, la maladie—quoique lentement—n'a cessé de s'étendre dans les différents quartiers de la ville; mais ce qui était un fait certain pour tous les médecins habitués à voir des cholériques était nié avec obstination par des personnes étrangères à la médecine. Elles attribuaient—comme on voit dans la correspondance de votre journal—à la chaleur, des morts fréquentes et promptes qui étaient produites par le véritable choléra asiatique, et qui se sont considérablement augmentées quand les pluies ont commencé à rafraîchir l'atmosphère. Jusqu'au 4 juin, la maladie, sauf quelques exceptions, avait frappé la classe pauvre, mais depuis cette époque la classe aisée commença à en être victime. En voici la raison. Des fêtes qu'on célébrait dans un village appelé San Augustin, à quatre lieues de Mexico, y apparurent une grande foule de personnes. Le choléra, favorisé par les désordres qui accompagnent ces sortes de fêtes et par la réunion de tant de monde, y éclata avec une force et une rapidité effrayantes, de manière que presque tous les assistants en furent atteints. Malheureusement, Mme Sontag, malgré elle, fut entraînée à voir les fêtes de San Augustin et elle y contracta le germe de la maladie comme l'y contractèrent aussi M. Pozzolini, le consul espagnol, le secrétaire de la légation anglaise, le ministre de France et plusieurs autres personnes distinguées de Mexico. Le 11 juin, la célèbre artiste tomba malade, et le Dr Vaudertonden, appelé en hâte à la visiter, certifia qu'elle était atteinte du choléra. Le jour suivant, le Dr Hildebrand, son médecin ordinaire, constata la même maladie. Les remèdes qu'il employa pour la combattre sont usités tant en Europe qu'en Amérique, et ils ne peuvent nullement être accusés d'avoir empoisonné Mme Sontag et d'avoir causé sa mort. Le 13, l'ayant visitée en compagnie de son médecin et du Dr Martinez del Rio, avec eux j'ai été persuadé qu'il s'agissait d'un cas de choléra, lequel, malgré tous les secours employés et l'assistance vraiment dévouée du Dr Hildebrand, se termina malheureusement par la mort.

Quelques jours après, M. Pozzolini convalescent d'une inflammation au foie, était aussi frappé de la même cruelle maladie et il mourait dans un état typhoïde consécutif au choléra, comme il a été constaté par moi et par le Dr Jourdannet qui pendant huit jours m'accompagna dans le traitement de sa maladie. Je suis persuadé, M. le rédacteur, que, après ce que vous venez de lire, vous ne conserverez plus aucun doute sur le genre de mort de Mme Sontag et de M. Pozzolini et que vous tâcherez, de votre part, de dissiper d'atroces calomnies inventées par d'ignobles passions et qui augmenteraient le chagrin et le désespoir des personnes qui ont déjà trop souffert par la mort de ces deux regrettables artistes. A moins qu'on ne dise que plus de trois mille personnes sont mortes empoisonnées à Mexico dans ces derniers mois, on ne peut pas le dire de Mme Sontag et de M. Pozzolini.

Pardonnez moi, M. le rédacteur, si, sans avoir l'honneur de vous connaître, je vous ai distrait quelques instans de vos occupations, mais la réputation d'un digne confrère, l'honneur et la tranquillité d'un homme estimable et d'une famille entière l'ont exigé.

Votre très-humble et très obéissant serviteur,
LOUIS GARRONE.

Mexico, 4 août 1854.

MM. les Rédacteurs de l'Abeille N.-Orléans.

Messieurs,

Le plaisir que vous causez d'habitude à vos lecteurs de cette capitale s'est trouvé gravement altéré par l'arrivée de vos deux numéros des 28 juin et 12 juillet derniers. L'accusation injuste et les insinuations calomnieuses de votre correspondant de Mexico, à propos de la mort de Mme Sontag, ont excité l'indignation des nombreux amis de M. le comte Rossi. C'est à leur sollicitation que j'ose vous prier de vouloir bien insérer dans vos colonnes les courtes explications que ma qualité de médecin me met à même de vous donner. En réparant ainsi une grande injustice, vous acquerrez de nouveau les sympathies que trop d'empressement à reproduire des bruits calomnieux vous ont fait perdre dans cette capitale.

C'est bien le choléra, et non une autre maladie, que nous avons eu pendant près de quatre mois à Mexico. Votre correspondant lui-même l'avoue dans sa 2me lettre, après en avoir douté dans la 1re. Mme Sontag a été atteinte de ce terrible affection; sa mort n'a pas eu d'autre cause: quelques instants que j'ai passés près de l'infortunée malade ne me permettent pas d'élever à cet égard le moindre doute.

Quant à M. le docteur Hildebrand que l'on ose accuser d'avoir contribué, par ignorance, à la mort de l'incomparable artiste, je puis vous assurer, messieurs, que les Rédacteurs, que sa position, que sa considération sont au-dessus [illegible] que nous [illegible] qui est [illegible] et honorable à tous égards, ou de se laisser aller à [illegible] de vouloir en [illegible] défense contre l'accusation anonyme dont vous avez eu le malheur de vous faire l'organe.

Pour ce qui est de M. Pozzolini, messieurs les Rédacteurs, sa maladie et sa mort n'ont présenté aucun des caractères mystérieux que les insinuations de votre correspondant pourraient faire soupçonner. Quoiqu'on ait voulu vous dire, ce regrettable artiste, que j'ai vu, en consultation, dans les derniers jours de sa maladie, a présenté que les symptômes *vulgaires* d'un état typhoïde, auxquels il a succombé, en même temps que lui, beaucoup d'autres cholériques tout aussi regrettables qui n'ont pourtant pas échauffé l'imagination dramatique de votre correspondant.

J'ai l'honneur d'être,
Messieurs les Rédacteurs,
Votre très humble
Et très dévoué serviteur,
D. JOURDANET, D. M. P.

Monsieur le Rédacteur de l'*Abeille*,
Mexico, le 29 juillet 1854.

Monsieur,

Après avoir lu ce que vous avez publié dans vos Nos du 28 juin et 4 juillet de votre estimable journal, relativement à la mort prématurée de Mme la comtesse de Rossi, je crois de mon devoir de repousser les insinuations malveillantes de votre correspondant à Mexico.

J'ai eu l'honneur d'être appelé en consultation pour Mme Sontag au commencement de sa maladie, en même temps que M. Garrone. Le tableau desolant du choléra asiatique se présentait chez elle d'une manière si frappante que je compris sur le champ le résultat auquel on devait s'attendre; c'est dans ce sens que je parlai avec mes confrères, M. Garrone et le médecin ordinaire de la famille, M. le Dr Hildebrand.

Il est vrai que bientôt après la mort de cette artiste si célèbre et si distinguée, on a répandu dans la ville le bruit ridicule qu'elle avait été empoisonnée; mais ce bruit n'a excité que le mépris qu'il méritait.

Le ténor Pozzolini ayant succombé aussi à la même maladie, quelques jours plus tard, la médisance a également tiré parti de cette circonstance pour faire retomber sur M. le comte de Rossi les plus terribles soupçons: mais cette fois encore Mexico a traité avec le plus profond mépris ces coupables bavardages. Il suffit de se rappeler que la population de cette capitale vient d'être décimée par une forte épidémie de choléra pour comprendre tout ce qu'il y a d'invraisemblable et de ridicule, dans la manière dont on a voulu expliquer la mort de Mme Sontag.

Pour admettre qu'elle eut été empoisonnée, il faudrait aussi supposer qu'une foule de gens, morts d'une manière tout à fait identique, auraient de même été empoisonnés. D'un autre côté, je ne sache pas qu'il existe aucun poison connu qui soit capable de produire tous les symptômes, toute la marche, en un mot toute la série de phénomènes si remarquables qui appartiennent au choléra asiatique. Ces phénomènes sont, du reste, tellement caractéristiques, que le vulgaire même peut les reconnaître parfaitement, et surtout dans un moment d'épidémie, parce qu'ils se reproduisent à chaque instant, et la rapidité avec laquelle ils amènent la mort ne permet pas qu'ils restent inaperçus. Or, dans le cas de Mme Sontag, tous les symptômes étaient si bien dessinés, qu'un seul coup-d'œil suffisait pour faire comprendre la nature et la gravité de la maladie.

Quant à M. le Dr Hildebrand qui a été aussi blessé par les traits de la calomnie, je déclare que c'est un médecin très honorable et très distingué. Le caractère respectable de M. le comte de Rossi le met au dessus de toute espèce de soupçon, et je déplore qu'il y ait eu des esprits assez méchants ou assez légers pour avoir cherché à rendre encore plus acerbe la condition d'un homme qui gémit sous le poids d'un aussi grand malheur.

Veuillez bien, M. le Rédacteur, admettre dans vos colonnes ce témoignage qui m'a été arraché par un sentiment de justice et d'amour à la vérité.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,
Votre très obéissant serviteur,
J. P. MARTINEZ DEL RIO.
{ Sceau }

No 2564.—Consulate of the U. S. of America,
Mexico, August 4th 1854.

I, the undersigned consul of the United States of America for the city of Mexico, hereby certify that the signature of D. Bonilla, subscribed to the foregoing document is in the proper hand writting of said person, the same as used by him in all his acts like official acts, who is well known to me and is Governor of the District of Mexico, and that all his official acts are entitled to full faith and credit as such.

Register G, folio 230.

{ Consular seal. } In testimony whereof, I have here into set my hand and affixed the Consular seal, the day and year first above written.
JOHN BLACK, consul.

(*Traduction.*)

No 2564.—Consulat des E. U. d'Amérique.
Mexico, 4 août 1854.

Je soussigné, consul des Etats-Unis d'Amérique dans la ville de Mexico, certifie que la signature de D. Bonilla, attachée au document ci-dessus, est de la propre écriture de ladite personne, la même qu'il emploie dans tous ses documens officiels. Ladite personne m'est bien connue; elle est gouverneur du district de Mexico, et ses actes officiels, comme tel, sont dignes de foi.

Registre G., folio 230.

{ Sceau du consulat. } En foi de quoi j'ai apposé ma signature et le sceau du consulat, le jour et l'année ci-dessus mentionnés.
JOHN BLACK, consul.

STATE OF LOUISIANA, City of New Orleans. }

I, Theodore Guyol, a Notary Public duly commissioned and sworn for the Parish of Orleans and State of Louisiana, do hereby certify and attest unto all whom it may concern, that the foregoing are true, faithful and exact copies of the original certificates, which have been exhibited to me by Messrs Schmidt & Co., of this city.

In faith whereof I grant these presents under my signature and seal of office at the City of New Orleans, this fourteenth day of August one thousand eight hundred and fifty four.

THEO. GUYOL, N. P.

(*Traduction.*)

ETAT DE LA LOUISIANE, ville de la Nouvelle-Orléans. }

Je, Théodore Guyol, notaire public, dûment commissionné et assermenté pour la paroisse d'Orléans et l'Etat de la Louisiane, certifie et atteste à tous ceux que cela peut concerner, que les documents qui précèdent sont des copies exactes et fidèles des originaux qui m'ont fait voir MM. Schmidt & Co, de cette ville.

En foi de quoi je donne ce certificat sous ma signature et le sceau de mon étude, dans la ville de la Nouvelle-Orléans, ce quatorzième jour d'août mil huit cent cinquante quatre.

THÉO. GUYOL, not. pub.

Joaquin Noriega, coronel retirado y secretario del Gobno. del Distº de Mexico

Certifico que en la Sria. de este Gobierno existe un certificado que á la letra dice:

«Los Doctores en medecina y cirrujia que suscriben certifican que la Sra. condesa de Rossi á resulta del ataque de cólera que sufrió ayer se encuentra esta hoy en un estado que la imposibilita presentarse este noche en la representacion anunciada al publico.—Mexico, 13 de junio de 1854.—Pedro Vanderlinden.—Guillermo Hildebran.»

Y á pedimento del S. Dr. D. Gustav Schadtler doy este en Mexico, á 4 de agosto de 1854.

Vº Bº J. NORIEGA, Srio.
D. BONILLA.

(*Traduction.*)

Joaquin Noriega, colonel en retraite et secrétaire du gouvernement du district de Mexico.

Je certifie qu'il se trouve, à la secrétairerie de ce gouvernement, un certificat conçu en ces termes:

«Les soussignés, docteurs en médecine et en chirurgie, certifient que Mme la comtesse de Rossi, par suite d'une attaque de choléra dont elle a été atteinte hier, est aujourd'hui encore dans l'impossibilité de remplir son rôle dans la pièce annoncée au public.—Mexico, 13 juin 1854.—Pedro Vanderlinden.—Guillermo Hildebran.»

Et à la demande du Dr. D. Gustav. Schadtler, je donne ce certificat, dans la ville de Mexico, ce 4 août 1854.

J. NORIEGA, secrétaire.
D. BONILLA.

LE FRANKLIN—D'importantes opérations, dit le *Courrier des Etats Unis* du 6 courant, ont eu lieu ces jours-ci à l'épave du *Franklin*. Les deux tiers environ de la machine ont été retirés; la coque elle-même a pu être déplacée et traînée à environ 12 pieds du lit de sable où elle était encaissée. Ce n'est là qu'un premier pas bien faible encore, puisqu'il faut la faire parcourir de six à sept cents pieds, avant de la remettre en eau profonde; néanmoins, les assureurs considèrent ce résultat comme de plus heureux augure, pour le succès définitif.

Le steamer *Africa* est parti de New-York le 9 de ce mois, avec 88 passagers et $750,000 en espèces.

Extrait d'une correspondance très particulière.

Monsieur le rédacteur, Je m'empresse de vous communiquer l'extrait d'une lettre que je reçois aujourd'hui du Port-au-Prince (Haïti); ses détails politiques excitent, je pense, l'attention publique.

PORT AU-PRINCE, 15 juin 1854.

.... Depuis quelque temps un marasme extraordinaire règne dans l'île, et paralyse toutes les transactions commerciales; de graves évènements, chacun de nous semble se mettre en garde et craindre un coup d'Etat. S. M. I. Faustin Ier, et aucune d'elles, malheureusement, n'est digne de vraisemblance.

D'après les bruits S. M. I. aurait proposé dans son conseil, des questions de premier importance. Malgré le secret que gardent les hauts dignitaires, on vague rumeurs ont circulé au dehors.

S. M. I. qui, jusqu'à présent, s'était tenu vis-à-vis de la France dans la plus stricte réserve, n'avait pourtant pas de relations avec Louis Napoléon, président, ne pouvant, disait-il, traiter qu'avec ses pairs, qui, depuis, pour obéir seulement aux usages diplomatiques, n'avait consenti qu'à entrer en relations avec Napoléon III, cet empereur de contrebande, aujourd'hui, semble tout-à-coup s'écarter de sa ligne politique. Un ambassadeur extraordinaire, l'on nomme le duc de Marmelade, devrait être envoyé auprès de l'Empereur des Français pour le complimenter sur ses succès en Orient; une dépêche secrète lui serait présentée que Faustin Ier désirerait que les habitudes [illegible] que S. M. la reine d'Angleterre, ne serait pas éloignée, pour lesquelles l'homme habile qui commande aux destinées de l'Europe, de lui rendre visite. Accompagné de C. A. R., les princes Bobo, Coco, Poupon et Canmi, le prince Bobo, héritier légitime du trône, et de toute sa cour, il développera dans cette circonstance une pompe tout à fait haïtienne. Dans ce moment le magnifique bateau, la *Générale*, obligé de dispenser de ses soins, la flotte, a été envoyée pour renforcer ses stations navales, et former un corps d'observations sur les côtes pour empêcher une invasion sont cabanaise, suit même tant, il croit que Napoléon III en particulier, et le peuple français en général, se trouverait très honorés de mettre à la fabrication de France [illegible] S. M. I. en un sceau de première ligne et de lui représenter. S'il [illegible] [illegible]

Je ne vous ai donné que sous forme de suppositions. D'après des hommes bien informés, des notes secrètes ont été échangées, entre l'empire haïtien et les Etats-Unis. A la suite de quelques négociations, le cabinet de M. le Secrétaire de l'Etat [illegible] les Etats de l'Union, il aurait fait même échanger une poignée de main fraternelle avec le président Pierce. Tel, serait le programme de son voyage. Il arriverait à New-York, d'où, sans désemparer, il se rendrait à Washington. Après quelques jours de repos dans la Maison Blanche, il parcourrait la ville d'où est les Etats de l'Union, pressé qu'il est de recevoir parmi ses féaux et amis sujets. Son but est de poser les bases d'une alliance qui doit désormais réunir les deux pays: sa partie même d'une annexion. S. M. I. voyagerait incognito, sous le pseudonyme du prince Coco; les princes Bobo et Acajou, les comtes Malanga et Pois doux, ses aides de camp seraient seuls admis à l'accompagner. S. M. I utiliserait son court séjour à étudier les mœurs et les institutions américaines. Zélé et rigoriste observateur des convenances sociales, elle se traiterait avec la plus grande de hauteur tout nègre ou mulâtre qui tenterait de l'approcher, maintiendrait une consigne sévère vis-à-vis des Irlandais, et ne recevrait aucune de leurs pétitions; il bornerait sa société à la fréquentation de la classe qu'on appelle en Amérique gentlemen pur sang.

Malgré les chagrins et les craintes que nous donnerait une pareille détermination, nous aimerions mieux encore voir notre Auguste souverain s'arrêter à cette dernière résolution, et suivant ses propensions républicaines, renoncer à toutes idées belligérantes, quelque glorieuse qu'elles soit pour nous l'idée de voir la France devenir une colonie haïtienne. J. Gr.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE XI.
Cherchez la Femme!

M. Jackal, en recevant les deux jeunes gens dans sa voiture, avait commencé par remonter ses lunettes, et par lancer sur Jean Robert un de ces regards irisés qui lui révélaient l'homme moral et physique.

Au bout d'une seconde, ses lunettes étaient retombées, soit qu'il eût reconnu Jean Robert, poète, nous l'avons dit, ayant déjà franchi le premier cercle de la popularité, soit que les lignes honnêtes du visage du jeune homme eussent suffi pour lui indiquer qu'il n'aurait jamais rien à faire de ce côté.

—Ah! dit il, quand il se fut établi carrément dans un des angles rembourrés de la voiture,—angle qu'il avait voulu céder à Salvator, mais que Salvator avait obstinément refusé,—nous disons donc qu'il s'agit d'un enlèvement?

M. Jackal prit sa tabatière,—tabatière charmante, fine et délicate bonbonnière qui avait dû renfermer des pastilles pour la Pompadour ou la Dubarry,—et aspira avec volupté une large prise de tabac.

—Voyons, contez-moi cela.

Chaque homme a son côté faible, son talon mal trempé dans le Styx, son point vulnérable.

M. Jackal avait le sien, et, infidèle historien que nous sommes, nous avions omis de le mentionner.

M. Jackal pouvait se passer de manger, de boire, de dormir, mais il ne pouvait se passer de priser.

Sa tabatière et son tabac lui étaient choses indispensables.

On eût dit que c'était dans sa tabatière qu'il puisait cette innombrable série d'idées ingénieuses par la production instantanée et incessante desquelles il étonnait ses contemporains.

Il savoura donc sa prise en disant: «Voyons, contez-moi cela.»

Ce qu'il allait entendre une seconde fois, M. Jackal l'avait déjà entendu une première, mais mal, entre deux portes, préoccupé d'autres idées.

Il avait besoin de l'entendre une seconde fois.

Cette seconde audition ne changea rien à ses idées, quoique le récit fût augmenté des détails que Salvator venait de recueillir de la bouche de la Brocante.

—Et, on n'a point cherché la femme? dit-il.

—On n'a pas eu le temps: nous savons la chose depuis sept heures du matin seulement.

—Diable! dit il, ils auront bouleversé la chambre, et piétiné le jardin.

—Qui?

—Mais ces imbéciles là!

Par ces *imbéciles là*! M. Jackal entendait la maîtresse de pension, les sous-maîtresses, les élèves.

—Non, dit Salvator, il n'y a pas de danger.

—Comment cela?

—Justin est parti à franc étrier sur le cheval de monsieur (Salvator indiquait Jean Robert), et il se mettra en sentinelle à la porte.

—S'il arrive!

—Comment, s'il arrive?

—Est-ce qu'un maître d'école sait monter à cheval?.... Il fallait me dire cela, je vous eusse donné le Hussard.

Le Hussard était un des hommes de monsieur Jackal à qui son habileté en équitation avait fait donner l'élégant et l'expressif sobriquet de Hussard.

—C'est justement l'observation que je lui ai faite, dit Salvator; mais il m'a répondu que, fils de fermier, il avait monté à cheval dès son enfance.

—Bon! Et maintenant, si l'on trouve la femme, tout ira bien.

—Mais, hasarda Salvator, je ne vois auprès d'elle aucune femme dont on puisse se défier.

—Il faut toujours se défier de la femme.

—N'êtes-vous pas un peu absolu, monsieur Jackal?

—Vous dites que c'est un jeune homme qui a enlevé votre Mina?

—Ma Mina? dit Salvator en souriant.

—La Mina du maître d'école, la Mina en question, enfin!

—Oui, la Brocante, qui les a vus passer sur les quatre heures du matin, comme je vous ai dit, a reconnu un jeune homme; elle a même affirmé qu'il était brun.

—La nuit tous les chats sont gris.

Et M. Jackal, sur ce proverbe, secoua la tête.

—Vous doutez? demanda Salvator.

—Voici.... Il ne me semble pas naturel qu'un jeune homme enlève une jeune fille; ce n'est plus dans nos mœurs; à moins que le jeune homme ne soit d'une grande famille puissante en cour, et ne craigne pas, au dix neuvième siècle, de trancher du Lauzun et du Richelieu: un fils de pair de France, un neveu de cardinal ou d'archevêque.... Ce sont les vieillards qui enlèvent,—je dis cela pour vous, monsieur Salvator, et surtout pour monsieur, qui fait des pièces, ajouta l'homme de police en désignant Jean Robert d'un imperceptible mouvement de tête,—parce que la vieillesse est impuissante et blasée; mais un enlèvement de la part d'un jeune homme est à la beauté et la force, c'est un crime monstrueux!

—Cela est cependant ainsi.

—Alors cherchons la femme! Evidemment, une femme a trempé dans le crime; à quel degré? je l'ignore; mais une femme doit jouer un rôle quelconque dans ce drame mystérieux. Vous ne voyez, dites-vous, aucune femme auprès d'elle; moi, je n'y vois que des femmes: maîtresses, sous-maîtresses, amies de pension, femmes de chambre.... Ah! vous ne savez pas ce que c'est que les pensionnats, ceux-là surtout que voilà d'ici!

Et M. Jackal aspira une seconde prise de tabac.

—Tous ces pensionnats, voyez-vous, monsieur Salvator, continua-t-il, ce sont autant de foyers d'incendie où vivent et se débattent les jeunes filles de quinze ans, pareilles aux salamandres dont parlent les anciens naturalistes. Quant à moi, je sais bien une chose: c'est que si j'avais l'honneur d'avoir une fille à marier, j'aimerais mieux l'enfermer dans une cage que de la mettre dans un pensionnat. Eh! vous n'avez pas d'idée des plaintes qu'on reçoit au bureau des mœurs sur les pensionnats, non pas que les maîtresses de pension soient toujours coupables, mais les petites filles sont toujours amoureuses: c'est la vieille fable d'Eve; ma tresses, sous-maîtresses, gardiennes, au contraire, sont constamment éveillées, comme des chiens autour d'une ferme, ou les gardes-du-corps autour du roi. Mais le moyen d'empêcher le loup d'entrer dans la bergerie, quand c'est la brebis elle-même qui ouvre la porte au loup!

—Là n'est point le cas: Mina adorait Justin.

—Ainsi, c'est une amie qui a fait l'affaire, voilà pourquoi j'ai dit et je répète: «Cherchons la femme!»

—Je commence à me rendre à votre opinion, monsieur Jackal, fit Salvator en plissant le front, comme pour forcer sa pensée à s'arrêter sur quelque point obscur et suspect.

—Eh! certainement, continua l'homme de police, je ne doute pas de la chasteté de votre Mina.... quand je dis votre Mina.... enfin, je veux dire la Mina de votre maître d'école.... Elle a apporté, j'en suis sûr, en venant au pensionnat, aucun mauvais germe de nature à gâter les plantes qui l'entouraient; élevée au milieu des champs, [illegible] de la nature, les trésors de bonté et de candeur qu'elle avait [illegible]; mais, pour une fleur candide qui donne ses parfums, combien de mauvaises plantes répandent leurs odeurs fatales dont, à son insu, la mille les a infectées chez l'enfance! L'enfant, que l'on croit innocente et léger, n'oublie pas mais rien, monsieur Salvator, rappelez vous bien cela; celui qui, à dix ans, a vu représenter les innocentes féeries du théâtre de l'Ambigu-Comique ou de la Gaîté, si c'est un garçon, demandera, à quinze ans, la lance du chevalier, pour aller transpercer les géans gardiens de la princesse de son choix; si c'est une fille, elle se figurera qu'elle est cette princesse persécutée par ses parents, et empêchera, pour répandre la maudite sa fatalité, toutes les ressources [illegible] Nos theâtres, nos musées, nos murailles, nos magasins, nos promenades, tout contribue à éveiller dans le cœur de l'enfant mille curiosités que le premier passant interrogé [illegible] de le faire se [illegible] cet appétit de tout connaître, cette soif de tout comprendre qui est la mal de l'enfance; et la mère, qui ne peut pas expliquer à sa fille pourquoi, en entrant à l'église, un beau jeune homme a offert de l'eau bénite à une jeune fille; pourquoi, un jour d'été ou deux couples d'amoureux s'embrassent dans les champs; pourquoi l'on se marie; pourquoi l'on va à la messe, tandis qu'on va y va pas, la mère, enfin, qui ne peut révéler à sa fille aucun des mystères que celle-ci entrevoit vaguement, l'enfant, effrayée de sa curiosité croissante au milieu de l'ignorance, va demander à ces mêmes [illegible] de son âge, dans un pensionnat plus approché, les secrets dont la nature, l'étude, [illegible]; et votre Mina, monsieur Salvator, si jamais vous pensez femme,—voilà, mon cher monsieur Salvator,—je vous dis [illegible] le sommet de la famille la plus honnête, la jeune fille entre au pensionnat portant en soi le semence vénéneuse qui doit empoisonner plus tard un champ tout entier.

Mais, demanda Salvator, tandis que Jean Robert écoutait avec étonnement, mais il y a, sans doute, un remède à cela?

—Eh! oui, sans doute, il y a remède à cela comme à autre chose; il y a remède à tout, parbleu! mais, que voulez-vous? il y a une méprise plus forte, plus haute, plus étendue que celle de la Chaux-à-vapeur, il y a l'*habitude*. Ce fléau des sociétés modernes. Aussi, par exemple, depuis quelque temps, les jeunes gens ont pris une habitude funeste, et plus funeste, qu'il y a: quelle est-elle il n'y a pas de remède....

—Laquelle?

—C'est celle de se tuer. Un jeune homme aime une jeune fille qui ne l'aime pas encore...il se pend pas le temps d'attendre qu'elle l'aime: il se tue! Une jeune fille aime un jeune homme qui ne l'aime plus, et sur lequel elle comptait pour courrir, comme époux, les méfaits de l'amant elle se tue! Deux jeunes gens s'aiment, et les parents refusent de les marier: ils se tuent! Et savez-vous pourquoi, la plupart du temps, ils se tuent?

—Dame! parce qu'ils sont las de la vie, dit Jean Robert.

—Eh! oui, monsieur le poète! fit l'homme de police; on n'est jamais las de la vie, et la preuve, c'est qu'on ne s'en sépare qu'en la maudissant. Il y a ceux suicides de jeunes gens ou de vingt-cinq ans pour un suicide de vieillard dans le rez-de-la-rue. On se tue, c'est misérable à dire! —le jeune homme pour faire niche à sa maîtresse, la maîtresse pour faire niche à son amant, l'amant et la maîtresse pour faire niche aux parents; niche terrible, qui, si elle eût tardé d'un an, de six mois, de huit jours, d'une heure, fût devenue inutile, par l'amour de la femme, le retour du jeune homme, le consentement des parents. Autrefois, il n'en était point ainsi: on ne connaissait pas le suicide, ou on le connaissait à peine; le moyen âge, n'est-à-dire trois ou quatre siècles, ne compte pas dix suicides constatés!

—Au moyen âge, ajouta Jean Robert, on avait les couvens.

—Justement! vous avez mis le doigt dessus, jeune homme. On avait une grande peine, on ressentait une grande douleur, on prenait la vie en dégoût: l'homme se faisait moine; la femme se faisait religieuse: c'était la façon de se brûler la cervelle, de s'asphyxier, de se noyer. Tenez, aujourd'hui, je vais constater, au Bas-Meudon, le suicide de mademoiselle Carmélite et de M. Colomban. Eh bien....

Les deux jeunes gens tressaillirent.

Pardon, dirent-ils en même temps, interrompant M. Jackal.

—Quoi?

—Mademoiselle Carmélite n'était-elle point une élève de Saint-Denis? demanda Salvator.

—Précisément.

—M. Colomban n'était-il pas un jeune gentilhomme breton? demanda Jean Robert.

—A merveille.

—Alors, murmura Salvator, je comprends la lettre qu'a reçue ce matin Fragola.

—Oh! pauvre garçon! dit Jean Robert, j'ai entendu prononcer son nom par Ludovic.

—Mais la jeune fille était un ange! dit Salvator.

—Mais le jeune homme était un saint! dit Jean Robert.

—Eh! sans doute! dit le vieux Voltairien; voilà pourquoi ils sont remontés au ciel: ils se trouvaient déplacés sur la terre, pauvres enfans!

Et il prononça ces paroles avec un singulier mélange de sarcasme et d'attendrissement.

—Oh! mon Dieu! dit Jean Robert, le pauvre Ludovic va être désespéré.

—Oh! mon Dieu murmura Salvator, la pauvre Fragola va être bien triste.

—Mais, enfin, dit Jean Robert, les causes de cette mort sont-elles un secret, ou bien pouvez-vous nous dire?....

—La catastrophe dans tous ses détails? Oh! mon Dieu oui! vous n'avez que les nommer y changer pour en faire un poème ou un roman: je vous réponds qu'il y a matière!

Et tout en roulant de quai de la Conférence au pont de Sèvres, M. Jackal fit aux deux jeunes gens attentifs le récit suivant, qui, tout en dehors qu'il semble, à première vue, des événemens que nous racontons, finira par s'y rattacher un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Que nos lecteurs prennent donc patience; nous ne sommes encore qu'au prologue du livre que nous écrivons, et nous sommes forcé de poser nos personnages. A continuer.

LES MEDECINES GRAEFFENBERG. LES MEDECINES GRAEFFENBERG.
LES MEDECINES GRAEFFENBERG ont reçu une approbation comme les meilleures que puissent employer les familles. Les médecins les plus distingués les recommandent, et toutes les personnes qui les ont employées en garantissent l'efficacité.
On peut se procurer gratis, chez le consigné, un pamphlet contenant une liste de plus de 60 maladies, les symptômes de ces maladies et le traitement qui doit être suivi. J. WRIGHT & Co., 151, rue de Chartres.
Chez lequel on trouvera en tout temps un assortiment complet de ces remèdes. 25 jan—1an

Progrès de la Science Médicale.—Nous venons de voir une nouvelle preuve de l'avancement du progrès de cette science, par un composé du Dr J C Ayer, de Lowell, Etat de Massachusetts. Le Dr Ayer est un profond chimiste et son remède a été composé d'après des principes strictement chimiques. [illegible] le *Cherry Pectoral*, parce que on n'est pas un de ces remèdes secrets auxquels je me suis toujours opposé. 5 aout. Rochester Banner.

Avis de société. Les soussignés ont ce jour formé une société sous la raison J. F. ALFONSO & Co, pour les affaires de commission en général, au No 11, rue South William et No 79, rue Stone, au premier. New-York, 1er août 1854. J. F. ALFONSO, G. REYNAUD Jr., P. P. E. DUROGE. 16 août—3

Avis au public. Le soussigné vient d'être arrêté et traduit devant l'honorable recorder Filleul, sous une accusation de faux portée contre lui par un nommé Dambreau, [illegible] de la Californie. [illegible] T. P. FLANCHÉ.

AVIS. M. R. N. OVERTON est seul autorisé à collecter nos comptes. Nouvelle Orléans, 16 août 1854. LYMAN, SCOTT & Co.

ON demande dans une maison de commission de produits de l'Ouest, un vendeur pouvant tenir les livres. S'adresser, avec références, à la lettre A B C, à la poste. 16 août—3

Jument et Buggy. A VENDRE—Une excellente jument emmelante et un buggy léger. A vendre à bon marché et l'on s'adresse immédiatement au N 43, rue Piauville.

$50 de récompense. A quiconque nous ramènera notre nègre JIM dit Jim Guillot, qui est parti de notre presse le 11 du courant. [illegible] FRERET FRERES.

Magasin à louer. A louer pour le 1er octobre prochain, le magasin No 14 rue de la Douane et face à la Cie rossman. Le magasin au coin des rues Chartres & St Pierre. S'adresser [illegible]

HOUBLON—6 balles houblon, à vendre par P. CUSACHS, Enc. Royale et St Philippe.

Marchandises d'Espagne. 200 BARRIQUES vin de Catalogne, 20 barriques San Vicente, supérieur, 20 quarts vin de Xérès, très vieux, 125 demi-jeannes anisette de Mayorque, 400 jarres d'huile, 35 barils de graine pour les oiseaux, 13 livres de safran, 27 grosses de peignes, marqué veuve San Marty, 250 rames de papier à cigarettes, marque Tiens. En magasin et à vendre par P. GELPI, 169, Vieille Levée.

CHAISES—325 caisses de chaises à [illegible], LANATA, GANDOLFO & Co., No 9, rue Jefferson.

HUILE de Palma Christi—à vendre par C T BUDDECKE & Co., No 108, rue Tchoupitoulas.

TUYAUX pour jalons—à vendre par C T BUDDECKE & Co.

WHISKEY—à vendre par C T BUDDECKE & Co.

COCHENILLE—3 surons cochenille, à vendre par E J HART & Co., 107, rue Tchoupitoulas.

INSTITUT JACKSON. Pour les deux sexes. Sous la direction de MM. Ed. Jenou et A. Latorre. 179, rue St-Louis, entre Bourgogne et Remparts.

COLLEGE POYDRAS, Fausse Rivière, Pointe-Coupée, Lne.

COLLEGE DE ST JOSEPH, Bardstown, Ky.

Université de St. Louis, St. Louis, Missouri.

INSTITUTION DE Mme DESRAYAUX.

CENT PIASTRES DE RECOMPENSE.

Mme CHOUERY, ACCOUCHEUSE DE PARIS.

Sociedade Portugueza de Beneficencia.

Société Portugaise de Bienfaisance.

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle-Orléans, des Opelousas et de l'Ouest.

FABRIQUE DE BI-SULFITE DE CHAUX.

Avis aux planteurs et aux négocians.

BANQUE D'EPARGNES DE LA LOUISIANE, Au coin des rues Camp et Lafayette.

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer de Pontchartrain.

HOTEL PONTALBA, à la Baie St-Louis, tenu par T. MEILLEUR.

HOPITAL DE LA RUE DU CIRQUE, No 98.

MUSIQUE—MUSIQUE.

HOTEL DELMONICO, 25, Broadway, New-York.

Magnétisme. Mme ALBUARD, SOMNAMBULE d'une lucidité reconnue.

MAGASIN DE QUINCAILLERIE A VENDRE.

DEMANDE D'ESCLAVES.

AVIS IMPORTANT. LA MUTILATION NOUVELLE DU [illegible]

POUR LES ATTAKAPAS ET LES OPELOUSAS.

Banque des Citoyens de la Louisiane.

CHROMO-DUROPHANE, SICATIF BRILLANT.

CONSULAT DE FRANCE. AVIS MENSUEL.—AOUT 1854.

TAPIS, NATTES, Toiles Cirées.

MARCHANDISES SECHES.

PAPIERS PEINTS!! BORDURES—CIELS DE LIT. V. HEBERT & Co.

DELCROIX, No 106, rue de Chartres.

J. CASSERGUE, MARCHAND TAILLEUR.

A LOUER.